

LE FIGARO et vous



JARDIN

VERGER OU POTAGER, ALLÉE ORDONNÉE... BIEN AMÉNAGER SON ESPACE VERT EN FONCTION DE SES ENVIES **PAGE 32**



DANSE

À TOULOUSE, LES TOILES DE SCÈNE SIGNÉES PICASSO INSPIRENT LES CHORÉGRAPHEs **PAGE 31**



COURSON CHERCHE UN NOUVEL AVENIR

PROPRIÉTÉ DE LA MÊME FAMILLE DEPUIS DEUX SIÈCLES, CE SUPERBE CHÂTEAU, RÉPUTÉ POUR SA NATURE ET SES PLANTES, EST À VENDRE. LA FIN D'UNE ÉPOQUE. **PAGE 30**



À L'ÉCOLE DES SAVOIR-FAIRE D'HERMÈS **PAGE 33**



JEAN-CLAUDE GALLOTTA EN LIBERTÉ

AVEC « LE JOUR SE RÊVE », AU THÉÂTRE DU ROND-POINT, LE CHORÉGRAPHE REVIENT SUR SES ANNÉES NEW-YORKAISES. AU PROGRAMME, PLAISIR, FRÉNÉSIE ET VOLTIGE.

ARIANE BAVELIER [@arianebavelier](https://twitter.com/arianebavelier)

Jean-Claude Gallotta reste un lutin. Le chorégraphe peut bien avoir 71 ans, il se conserve dans ce que son dramaturge, Claude-Henri Buffard, nomme « l'abstraction ludique ». Une tendance esthétique-humaniste qui lui permet de se tailler un franc succès avec sa dernière pièce *Le jour se rêve*, au Théâtre du Rond-Point, à Paris. Le propos ? Créer une pièce à la recherche du temps perdu. Voilà le chorégraphe qui revient sur ses années new-yorkaises, lorsque de 1976 à 1978, ce diplômé d'arts plastiques, sidéré par sa découverte des cla-

quettes et de la danse, traverse l'Atlantique pour recevoir l'enseignement de Merce Cunningham. Le maître de la modern dance a alors l'âge de Gallotta aujourd'hui. « *Ne faites pas les héros* », répète-t-il aux danseurs.

Habiter le mouvement

Gallotta donne sa version tout à fait personnelle de cette leçon : le plaisir et le clin d'œil remplacent la virtuosité. L'abstraction si chère au maître américain s'en sort comme elle peut. Gallotta lui dédie *Le jour se rêve*, composé de trois « events », selon la dénomination inventée par Cunningham pour célébrer les jeux de la danse et du hasard - il est bien trop Gallotta pour mettre ses

pas dans ceux d'autrui. Certes la musique de Rodolphe Burger, la scénographie de Dominique Gonzalez-Foerster et la chorégraphie mènent des existences séparées, et les danses sont lancées sur des combinaisons mathématiques. Mais c'est tout. Le public lui en sait gré : on n'a jamais vu une pièce de Cunningham accueillie avec un enthousiasme aussi délirant.

Les trois « events » font vingt minutes chacun. Les dix danseurs s'y lancent dans des costumes moulés serrés, académiques, shorts ou maillots, qui ne refusent ni les strass ni la transparence. Ils habitent le mouvement avec un élan irrésistible, rythmé par un vocabulaire de mouvements assez rudimentaire. Le

dessin chorégraphique est à l'avenant, lignes, rondes, tours sur soi, portés. De bonnes recettes pour faire monter la température. Le rock de Burger mène le bal avec ses percussions, ses guitares et ses mots répétés. Les danseurs le suivent ou pas. La frénésie a ses limites. Ils peuvent la suspendre, alignés, le temps de tracer lentement un rond de jambe, avec une attention soutenue, puis y retourner bondir, tourner et s'étreindre. Ce ne sont pas de purs esprits dont les corps se soumettent à une grammaire élaborée mais des trublions qui voltigent. Leur énergie dynamite toute résistance et met des fourmis dans les jambes. À tel point que, mis bout à bout, ces trois « events » épuiserait le spectateur.

Gallotta a l'excellente idée de les couper par deux solis. Il les interprète lui-même, drôle d'oiseau dégingandé au bonnet noir vissé sur la tête, et longs gants noirs lui couvrant les bras. Son âge n'a rien entamé à son geste aiguë, son humour, sa manière si particulière de jouer du vocabulaire. Il danse, il parle un peu aussi. Jette en vrac une jambe devant dans un mouvement qu'il nomme « battement », derrière dans une « attitude », se plaît avec le même bonheur à faire un « adage » ou des « oreilles de lapin ». On s'amuse. Quand légèreté et plaisir s'inscrivent à ce point dans la danse, ça requinque ! ■

Le jour se rêve, au Théâtre du Rond-Point (Paris 8^e), jusqu'au 20 février.

À VENDRE CHÂTEAU DE COURSON, AVEC PARC DE 45 HECTARES...



Quelques personnes, dont un groupe hôtelier, ont déjà fait part de leur intérêt pour ce domaine situé dans l'Essonne, à moins de 50 kilomètres de la capitale.

CLAIRE BOMMELAER
cbommelaer@lefigaro.fr

Encore un ? Assis autour d'un café, dans le petit salon du château, les propriétaires du château de Courson, dans l'Essonne, le confirment, le regard un peu nostalgique. Après des décennies de gestion en indivision, deux cents ans de présence dans la famille, le domaine, connu pour ses fantastiques Journées des plantes, est bel et bien sur le marché. Une annonce mentionnant un monument historique «proche de Paris, entouré d'un parc botanique de 45 hectares» a été publiée presque discrètement sur le site de l'agence Patrice Besse. Sur la foi des photos et des descriptions, qui racontent l'histoire d'une très belle demeure patrimoniale, quelques personnes, dont un groupe hôtelier, ont déjà pointé leur nez.

Il n'est jamais facile de rejoindre la cohorte des grands propriétaires qui jettent l'éponge, et de contribuer à alimenter, malgré eux, un sentiment de désolation. Le phénomène n'est pas nouveau, et on ne voit pas pourquoi ces grands monuments ne circuleraient pas de mains en mains comme ils l'ont toujours fait. Mais c'est une question de proportion. La Demeure historique, qui rassemble 3000 propriétaires et gestionnaires, parle désormais de 1500 biens d'exception à vendre, ce qu'elle qualifie tout simplement de «trop». Les raisons de la vague de cession sont presque toujours les mêmes : une fiscalité trop lourde en cas d'indivision, un style de vie qui bride les générations actuelles.

« Nous avons évidemment consulté nos enfants avant d'arrêter notre décision, mais aucun des trois n'a voulu reprendre notre suite »

LES ACTUELS PROPRIÉTAIRES

« Nous avons évidemment consulté nos enfants avant d'arrêter notre décision, mais aucun des trois n'a voulu reprendre notre suite, racontent d'une même voix Hélène Fustier, son frère Olivier de Nervaux de Loÿs et l'épouse de ce dernier, Patricia. S'ils avaient 55 ans, ils auraient peut-être étudié la question, mais nous ne pouvons pas attendre. » Tous trois comprennent leurs enfants, tant ils savent d'expérience que gérer ces grands domaines comporte une part de satisfaction, mais aussi d'abnégation. Ces maisons sont, dit encore Hélène, qui a le sens de la formule, comme des gâteaux, beaux à

LES PROPRIÉTAIRES DE CETTE BELLE DEMEURE DE L'ESSONNE ONT CHOISI DE S'EN SÉPARER. APRÈS DEUX CENTS ANS DE PRÉSENCE DANS LA MÊME FAMILLE, CETTE DÉCISION N'A PAS ÉTÉ SIMPLE À PRENDRE. RETOUR SUR LES HEURES GLORIEUSES DE CETTE DEMEURE.

regarder, parfois durs à digérer. Ils impliquent qu'un couple si ce n'est deux soient d'accord pour se rassembler autour de la survie d'un monument, s'entendent sur la marche à suivre, s'entendent tout simplement. « Nous, les femmes, nous ne travaillons pas, du moins pas en dehors de Courson, ajoute Patricia de Nervaux de Loÿs. Nos filles, elles, mènent une carrière incompatible avec une vie de château. »

Travaillant à Paris, son mari a longtemps fait des allers-retours dans la journée, tandis qu'elle s'activait sur place, avec sa belle-sœur et son beau-frère, et, au départ, sa belle-mère, Béatrice de Riquet de Caraman. Ce schéma d'un autre temps semble avoir fonctionné, au point qu'une photo de Patricia, entourée de ses petits, figure dans les documents de présentation du château. Assis sur l'herbe avec la façade de Courson en toile de fond, le groupe donne une image de fraîcheur et d'insouciance.

Dans les deux ailes du château, chacun avait aménagé son antre. Hélène et Patrice (aujourd'hui décédé) ont géré de main de maître les Journées des plantes, qui firent la renommée de Courson. Olivier et Patricia ont joué leur partie, organisant les conditions de survie du monument. Les enfants fréquentèrent l'école du village, jouant sans fin dans le grand parc, poussant leur barque sur le plan d'eau aménagé au XIX^e par les frères Bühler.

En dehors des moments familiaux, Courson a connu des heures glorieuses, faites de fêtes, de fleurs, de visiteurs enchantés, de musique. On s'y maria beaucoup dans des bâtiments attenants, rénovés au cordeau, des tournages furent organisés, des concerts donnés. À taille humaine, bien que marqueur d'un chic français, il a permis à ses occupants de se mouvoir dans le beau, ce qui est un vrai privilège. Évidemment, il n'a cessé d'être remanié et redécoré. Courson fut notamment la propriété de Jean-Thomas Arrighi de Casanova, cousin issu de germain de Napoléon, et duc de Padoue – qui laissa des portraits, des collections, et une trace de ce que la nostalgie de l'Empire veut dire.

En ce jour ensoleillé de janvier, le soleil entre à flots dans l'enfilade de salons monumentaux, décorés par l'architecte Delarue et le peintre Denuelle. Ces deux artistes, proches de la cour, transformèrent l'ancien vestibule d'entrée en un salon d'apparat rouge et or, mesurant 17 mètres de long et occupant deux étages. Le décor, conçu dans l'esprit des palais italiens bâtis à la Renaissance par l'architecte Palladio, possède une balustrade en trompe-l'œil, ornée de plantes, et surmontée d'un ciel. Dans cette pièce, « j'ai organisé des soirées d'opéra, avec cent personnes assises en dessous du ciel », se souvient Patricia.

Tandis qu'elle tourne les pages d'un album où figurent des brochettes de chanteurs lyriques, les regards se tournent vers le parc. Grâce à un jeu de miroirs, il se reflète à l'intérieur, une rareté dans ces grandes bâtisses où le sombre règne souvent en maître. La nature est un élément constitutif du domaine, presque sa raison d'être. « Le château, les dépendances, les 42 hectares de murs, nous les avons restaurés, entretenus et valorisés, confirmant leur avenir », explique Olivier de Nervaux de Loÿs. Le parc, lui, n'a jamais cessé d'être réinventé. »

« Les Journées des plantes, c'était la grande affaire de ma sœur, Hélène Fustier, et de son mari »

OLIVIER DE NERVAUX DE LOÏS

Remanié par deux fois au XIX^e siècle, il est romantique à l'anglaise, ce qui permet toutes les fantaisies. Il abrite des trésors botaniques, un chêne pyramidal, un cèdre bleu pleureur de l'Atlas ou encore un épicéa du Li Kiang venu de Chine. Il donne de l'éclat au regard d'Hélène, qui voit dans toute cette étendue verte une promesse d'avenir, même s'il se jouera sans elle. Havre de paix, il savait se transformer, deux fois par an, en un gigantesque festival des plantes, référence jamais démentie dans le milieu des amateurs.

On doit cette fête à Hélène et feu Patrice Fustier, qui inventèrent son concept en 1982, avant de le faire grandir. Catherine Deneuve venant baptiser une variété de camélia, 250 exposants, 80 salariés, des foules de passionnés, la manifestation était à la fois populaire, brillante et savante. Plantes connues, oubliées, rares courantes, fruits, tout fut présenté et vendu à Courson. « C'était la grande affaire de ma sœur, et de son mari, concède Olivier. Mais à travers ces journées, toute la famille a rencontré des personnalités incroyables, de toutes conditions, de tous pays, spécialistes ou amateurs. » Après l'accident qui frappa Patrice Fustier, les Journées des plantes ont été cédées au domaine de Chantilly, une des premières pages tournées dans l'histoire récente de Courson.

Un jour ou l'autre, il faudra bien quitter tout cela, vider les grands salons et les appartements, mais aussi les dizaines de placards et de recoins, solder 200 ans de vie et de mémoire. « C'est peut-être à ce moment-là que l'on réalisera vraiment », admet Olivier de Nervaux de Loÿs. Lui et son épouse vont se replier sur Paris, Hélène Fustier prendra la direction de la Normandie, où réside sa fille. Resteront alors les souvenirs, et l'espoir que le domaine soit repris par une famille ou un propriétaire « respectueux des murs », autant que des arbres. ■

Bio
EXPRESS

À partir de 1672

Les Lamoignon deviennent propriétaires de l'ancien manoir de Gilles Lemaître, avocat général de François I^{er}, et le transforment en noble demeure résidentielle. Un parc à la française est créé.

1775

Le domaine est vendu à Guillaume-Joseph Duplex de Bacquencourt, ancêtre des propriétaires actuels. C'est au XIX^e siècle que l'intérieur du logis sera redécoré et que le salon d'apparat de 17 mètres de long sur deux étages sera créé. À l'extérieur, on opte pour un parc romantique.

1944

Le château est classé monument historique.

2004

Attribution du label Jardin remarquable pour le parc de 45 hectares.

2014

Fin des Journées des plantes, après trente-deux ans d'existence.

2022

Mise en vente du château.

32
ans

Période durant laquelle se sont déroulées – entre 1982 et 2014 – les célèbres Journées des plantes de Courson